

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 29

Artikel: Reindrè la mounïa de 'na pîce
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reur Davel une copie de ce portrait, donné, sauf erreur, aux autorités communales de Cully. C'est, selon toute probabilité, le portrait à l'huile représentant un bel officier en uniforme, qui a tant captivé M. le professeur Nessler ; il est bien entendu que la copie ne représente qu'un seul personnage : le Major.

Tels sont les renseignements qui nous ont été fournis, il y a une quinzaine d'années, par un ami qui a exercé pendant plus de quarante ans les fonctions d'instituteur à Cully.

Tout récemment encore, nous avons pris des informations qui paraissent concorder avec cette manière de voir.

Quoiqu'il en soit, nous disons de bonne foi ce que nous savons et serions heureux qu'il fût prouvé qu'il existe réellement un portrait authentique du précurseur et du martyr de l'indépendance vaudoise, auquel, depuis plus d'un demi-siècle, on aurait dû élever un monument.

N.

Au Vatican.

Comment on est introduit auprès du Pape.

Un des spectacles les plus émouvants qui attirent les étrangers en visite à Rome consiste à entendre une messe dite par le souverain pontife. Selon le nombre des familles admises, le trône est placé soit dans la salle du trône, soit dans la grande salle du consistoire, laquelle forme un coin du palais. Les dames doivent se présenter en robe noire et en mantille, car les chapeaux de femme, ainsi que les toilettes claires, sont bannis de la présence du Saint-Père.

Le pape Léon XIII dit la messe avec une majestueuse onction qui n'a rien de monotone.

Le jour anniversaire de son couronnement, Léon XIII se montre dans toute sa splendeur. C'est le seul jour de l'année où le souverain pontife paraît avec la tiare sur le front et porté sur sa *sedia gestatoria*. Rien d'imposant comme le cortège. Après que les prélats, les évêques et le Sacré-Collège ont défilé, on aperçoit au fond de la salle ducale la *sedia*, que huit écuyers, en habit rouge eramoisi, portent sur leurs épaules. Autour du pape, dont la tiare resplendit, quatre Suisses portent sur l'épaule le glaive à deux poignées, symbole des quatre cantons qui ont acquis le privilège de fournir la garde du Vatican. La tiare, on ne saurait le nier, coiffe mal la tête de Léon XIII, laquelle est trop petite pour un aussi majestueux couvre-chef. Des deux côtés de Sa Sainteté, on porte les *flabelli*, sorte de grands éventails de plumes blanches que les théâtres ont copiés pour le défilé des rois et des reines d'opéra.

Le cérémonial exact, aux audiences privées, est le suivant : un billet envoyé

par Monseigneur Macchi fixe le jour et l'heure de l'audience et indique la toilette de rigueur, redingote noire avec les décorations, et invite le visiteur à ne point présenter au Saint-Père des requêtes, qui sont l'affaire de la chancellerie ou des congrégations. En général, les audiences ont lieu vers midi.

On est introduit dans la salle du trône, qui sert d'antichambre. Quand le canon du fort Saint-Ange annonce midi, les gardes nobles et les camériers prennent et montent la garde dans les appartements.

Lorsque le Saint-Père est prêt, Monseigneur Macchi ouvre la porte au visiteur et l'annonce.

Le pape est assis dans un grand fauteuil. On tombe une première fois à genoux à l'entrée de la salle ; au milieu, deuxième agenouillement ; enfin, troisième génuflexion devant le pape, qui donne à baiser, d'abord sa mule ornée d'une croix d'or, puis le saphir dont est enrichi l'anneau qu'il porte à la main droite.

Le pontife prend le premier la parole ; il parle beaucoup et s'écoute lui-même. Lorsqu'il fait un mouvement de la main pour congédier le visiteur, celui-ci tombe à genoux, et pendant qu'il baise à nouveau la mule et l'anneau, le pape dit la formule de la bénédiction apostolique. Il arrive souvent que le Saint-Père recommence l'entretien, tandis que le visiteur est agenouillé. Il faut se retirer en marchant à reculons et répéter les trois génuflexions du commencement.

(*La Vie de famille.*)

Coumeint se cein étai arrevà.

Lai a dâi dzeins qu'ont la nortse po allâ roudâ su lè montagnès ; na pas su cliâo iô on met lè vatsès, mâ su cliâo ein rocaille ; et que ne sont conteints què quand pâovont allâ tanquî deîn lè niolans. Mé y'a dè dérûpito, mi cein lâo va ; et quand bin risquent à tot momeint dè rebattâ avau et d'allâ s'emelluâ ao fin fond de 'na comba, deîn la pierraille, cein ne lâo fâ rein : ye vont adé.

L'ont formâ onna sociêtâ que lâi diont lo *Clube Alpin*, et totès lè demeindzès, tandi lo tsautein, hardi ! ye modont po allâ lo contr'amont. L'est veré dè deré que ne vont pas ti sè ganguelhi tant qu'ao fin coutset dâi rocaillès ; y'eîn a que vont po la bâfra, kâ lè bissats sont pleins dè bons z'affèrès, et faut bin deré qu'on sein regâlè mi su lè montagnès què pè ce avau. Ye restont deîn on tsalè ao bin deîn on cabaret ein atteindeint cliâo que vont tot amont.

Djan à la Marion s'est met dè cliâa sociêtâ, quand bin sa fenna n'étai pas tant d'avi, et ti lè iadzo que part, sa pernetta est deîn lè cousons, kâ l'est 'na brava fenna qu'amè gailâ se n'hommo,

et que grulè adé que l'aulé fèrè on faux pas.

Onna né que Djan et sa fenna droumessont coumeint dâi soupès, voaiquie tot per on coup mon Djan que sè reveillè ein faseint onna boeilâre dâo diablo.

— Eh, mon Diu, qu'as-tou, se lâi fâ sa fenna, que sè reveillè tot époâiriâ, ein oïesseint cliâa ruailâie ?

— Oh, câise-tè ! repond Djan que sè remet dè sa poaire, ye rêvâvo que montâvo su lo Mont-Blianc, et arrevâ ao coutset, craque ! lo pî mè manquè et mè vouaiquie eimbriyi avau, que mè su reveilli justo ao momeint iô dérûpitâvo !

— Ah, ha ! Eh bin, ne t'é-yo pas prâo de qu'on bio momeint volliâvè t'arrevâ on malheu, repond la fenna. Te n'as jamé volliu mè crairè. Ora, te vâi : t'as te n'affèrè !

Reindre la mounia de 'na pice.

Quand l'est qu'on vo z'einsurtè ein face n'ia pas ! faut repondrè, à mein dè passâ po on capon, ao d'être on vretablio chrétien ; mâ s'on vo dit dâi gros mots à catson et que tot parâi vo lè z'ouddè, que faut-te fèrè ? Crayo que vaut mi ne pas fèrè état su lo momeint dè s'eîn être apêçu, et à la premîe occajon qu'on sè retrâovè, et qu'on est dè sang frâi, reindre, coumeint on dit, la mounia dè la pice. Lo pétaquin que vo z'a délavâ ein est bin dè plie eimbêtâ.

L'est cein qu'a fé noutron dzudzo l'autro dzo.

Onna dama avâi onna serveinta que la robâvè et à quoui le baillâ son condzi. Mâ diabe lo pas que la lurenâ sè tsaillessâi dè s'eîn allâ, kâ le regrettâvè la pliace qu'étai bouna, et compto que l'avâi on bocon vergogne d'être messa frou, dè manière que la dama, po s'eîn débarrassi, fut d'obedjâ dè portâ plieinte ao dzudzo dè pé. Ora, ne sé pas se lo dzudzo étai mau veri, ao bin se y'avâi oquie que l'avâi eimbêtâ dévânt, mâ adé est-te que remârfâ quasu sta dama quand le lo vegne trovâ, que ma fâ la pernetta s'eîn allâ ein bordeneint et ein deseint tot balameint, ein dècheindeint lè z'égras : « Tè preigné pî po on vilhio. sindzo ! »

L'avâi bio z'u cein borbottâ to balameint, lo dzudzo qu'étai ao coutset dâi y'égras l'avâi oïu, mâ ne fe seimblant dè rein.

Lo dzo d'après, lo dzudzo fâ veni à son bureau la serveinta et la dama, et après la comparuchon et lè contr'interrogachons, ye baillâ lè too à la serveinta et la condanâ à l'ameinda et à reindre tot cein que l'avâi robâ.

La dama, tota conteinta, attein que la serveinta sèyè frou et sé met à remachâ lo dzudzo millè iadzo dè son dzudzeint et dè sa complieince.

— Oh n'ia pas fauta dè tant mè rema-

châ, repond lo dzudzo, ein lâi copeint lo subliet, kâ vâidè-vo, on vilhio sindzo ne se fâ jamé teri l'orolhie po fèrè pliési à 'na guenon.

SANS ENFANTS

par PAUL COURTAY

III

Sur ce dernier point, du moins, M. Plumier était sincère, et il ne put même prononcer ce mot de « maçons » sans faire une grimace. Il avait trouvé cette haine pour les braves Limousins dans l'héritage de son père, qui, sans doute, n'avait jamais pu pardonner à ses ouvriers l'argent qu'il avait gagné sur eux. Les derniers mots que le père Plumier avait adressés à son fils, au lit de mort, étaient ceux-ci : « Ne bâtis jamais ! » Et le jeune héritier avait interprété la recommandation dans le sens le plus large. Non-seulement il ne bâtissait pas, mais il ne faisait jamais de réparations. Il faut bien respecter la dernière volonté des mourants.

— Eh bien, sous cette réserve, mon ami, reprit M. Plumier, je pense que nous nous convenons. Je donnais douze cents francs par an à M. Chopette, mais en considération de votre médaille militaire, j'ajoute trois cents francs : vous voyez, ajouta-t-il en souriant, que je vous la paie mieux que le gouvernement. Et d'ailleurs, M. Chopette vous dira lui-même que le traitement fixe est ici le moindre de ses profits. Est-ce entendu ?

Champion se taisait ; sa femme le regardait, devant le combat intérieur qui se livrait dans l'âme de son mari, et en attendant le résultat, pleine d'angoisse.

— Eh bien, non, s'écria tout-à-coup le frotteur avec explosion, non, ce n'est pas entendu ! Je vous remercie de vos bontés, monsieur, mais je n'en profiterai pas. Nous vous avons menti, tout-à-l'heure, monsieur, nous avons deux enfants, deux bons et beaux garçons. Nous voulions les mettre à la campagne, chez les parents de ma femme, mais au dernier moment, je vois que je n'aurais pas eu le courage de me séparer d'eux. Et puis tu avais raison, ma femme, quand tu me disais, à la maison, que ce n'était pas bien un pareil mensonge. Renier mes deux fils, deux futurs défenseurs de la patrie ! Jamais ! Allons, prenons congé de monsieur, et en route.

Il entraîna sa femme, presque avec violence.

Dans l'antichambre, celle-ci lui sauta au cou :

— Que c'est bien, François, ce que tu viens de faire là ! s'écria-t-elle. Je me suis retenue pour ne pas t'embrasser devant le monsieur, mais je ne peux pas attendre jusqu'à la maison.

— Dépêchons-nous donc de rentrer, répondit Champion. Les enfants ne vont pas tarder à revenir de l'école, et j'ai hâte de leur faire oublier ma mauvaise humeur de ce matin. Oui, je sens que j'ai vraiment besoin de les embrasser.

— Et moi donc ! fit sa femme. Après une pareille journée !

Mais les deux époux n'étaient pas au bout de leurs émotions. Comme ils allaient passer devant la porte de la loge, où l'imposant

M. Chopette, tout aussi curieux qu'un simple portier, les guettait pour savoir plus tôt le résultat de l'entrevue, ils entendirent derrière eux un pas assourdi par le tapis moelleux qui couvrait tout l'escalier. C'était le valet de chambre qui les rejoignait.

— Monsieur vous prie de remonter un instant, leur dit-il simplement.

Les deux époux se consultèrent du regard.

— Que peut-il nous vouloir ? murmura la femme.

— Peut-être trouve-t-il que nous lui avons brûlé la politesse, répondit Champion.

— Il est certain que nous sommes partis bien brusquement.

— Bast ! au petit bonheur ! Montons, et nous saurons ce qu'il nous veut : il ne nous mangera pas, après tout. J'en ai bien vu d'autres à Coulmiers, dit le frotteur, qui avait repris maintenant toute sa décision.

Le jeune propriétaire les attendait dans son fauteuil, avec un sourire qui n'avait rien d'alarmant.

— Ainsi donc, leur dit-il sans autre préambule, et comme s'il continuait la conversation, vous avez deux enfants, deux garçons ?

— Et deux fameux ! s'écria le père avec élan.

— Gustave et Georges, ajouta la femme plus doucement.

— Et vous vouliez les envoyer chez vos parents, à la campagne, pour prendre la loge et gagner davantage ?

— Oh ! répondit Champion vivement, ce n'est pas tant pour l'intérêt, quoique je ne méprise pas l'argent honnêtement gagné. Mais, voyez-vous, monsieur, ma blessure me fait souffrir quelquefois, aux changements de temps, et ça me tourmente un peu. Si j'allais ne plus pouvoir frotter !

— Eh bien, mon brave, dit M. Plumier, vous n'aurez pas à frotter ici, même votre loge. Vous connaissez déjà M. Chopette, n'est-ce pas ? et vous aurez dû comprendre qu'un aussi grand personnage ne descendait pas à de pareils travaux. Il y a un frotteur à l'année pour toute la maison : Soyez donc sans crainte de ce côté.

— Mais alors, monsieur, s'écria Champion, si j'ai bien compris ..

— Vous avez parfaitement compris. La loge est à vous, et vous y amènerez vos enfants. Ne me remerciez pas, car c'est moi, au contraire, qui vous dois de la reconnaissance. Votre cri du cœur de tout-à-l'heure m'a donné à réfléchir, plus que je ne l'avais fait depuis longtemps. Oui, c'est une triste chose que d'honnêtes gens comme vous en soient amenés à penser à des expédients du genre de celui que vous avez failli employer, tandis que ce titre de père et de mère de famille devrait être leur meilleure recommandation. Mais pour moi, du moins, je suis converti. Vos enfants viendront ici, ils joueront dans la cour tant qu'ils voudront, et si le directeur du *Comptoir Franco-Birman* n'est pas content, eh bien ! il n'aura qu'à chercher une autre maison. Il y a derrière votre chambre à coucher une grande pièce qui ne sert aujourd'hui qu'à mettre des débarras : on l'ajoutera à votre loge, ce n'est qu'une porte à percer. Et puis, je profiterai de ce que les maçons seront dans la maison — et, cette fois, M. Plumier prononça ce

mot à bhoré sans la moindre grimace, — pour faire faire quelques arrangements à mon appartement. Car, ma foi, vous m'avez donné envie de me marier, d'avoir, comme vous, de beaux enfants...

— Ah ! Monsieur, s'écria la femme Champion, si vous saviez comme c'est bon de les aimer !

— Je vous crois, et maintenant, donnez-moi votre main tous les deux. Affaire conclue.

Les deux époux se retrouvèrent dans la rue sans savoir comment ils y étaient arrivés : le grand air les fit cependant revenir de leur étourdissement. Ce fut Champion qui parla le premier, pour manifester sa joie d'une façon que l'on trouvera un peu vulgaire, mais qui, du moins, a le mérite d'être naturelle. Quelque courageux qu'il fût, le frotteur n'était pas un héros d'Homère, et d'ailleurs les héros d'Homère eux-mêmes pensaient à leur estomac.

— Tu sais, femme, avant de rentrer, lui dit-il, tu achèteras un beau gigot pour le dîner de ce soir. Ah ! tu prendras aussi chez un bon pâtissier une tarte aux prunes : les enfants l'adorent.

— Tu as raison, Champion, c'est aujourd'hui jour de fête.

Et la brave femme, discrètement, sans ostentation, sans même que son mari s'en aperçût, glissa quelques sous dans la main d'une mendicante qui tenait deux enfants déguenillés dans les bras, à la porte même de sa maison.

FIN

Une vieille soif.

C'était au Tir cantonal, pendant le banquet du jeudi. Un désœuvré, godailler incorrigible, et sans le sou en poche, se promenait le long de la cantine, cherchant parmi les convives une figure de connaissance à qui mendier un verre de vin.

Il avait une vieille soif, comme on dit en langage populaire, car son porte-monnaie, parfaitement vide depuis quelques jours, lui avait imposé de cruelles privations.

Enfin, il aperçoit, au bout d'une table, et près de la clôture de la cantine, un ancien camarade d'école qui feignait de ne pas le voir.

— Tu fais bien le fier, Philippe, lui dit le sôlard... Hé !... ne me reconnais-tu pas ?...

— Ah ! c'est toi... qu'est-ce que tu fais par là ?... Que dis-tu de bon ?...

— Je dis que j'ai rudement soif ; voilà trois ou quatre jours que je n'ai pour ainsi dire rien bu... As-tu pas un verre pour moi ?...

— Ah ! je voyais bien ce que tu cherchais... Tiens, soiffeur, bois.

L'autre saisit le verre avec avidité, et après une ou deux gorgées :

— Eh ! que c'est bon !... Comme ça fait plaisir, Philippe, c'est bien dommage que le fond de ce verre ne soit pas à Préverenges !...